

Illustration Edouard Chimot : Baudelaire, l'amour
et la mort (1920)

DU MÊME AUTEUR

Chacun brise ce qu'il aime (Librinova)

La Femme Chat – Le Livre du Mystère (Bookelis)

La comédie familiale (Bookelis)

La Femme Chat – Morsures (Bookelis)

Paroles de petits garçons (Bookelis)

La Bible du Désir (Bookelis - en cours de publication)

La Femme Mystère (Bookelis - en cours de publication)

Vous pouvez me retrouver sur :

www.desmotspourlecrire.com

<http://facebook.com/glockner>

Vous pouvez m'écrire à : fglock@club-internet.fr

Charles Baudelaire, un Frère en idéal

Première édition : Cardère (2008)

ISBN : 979-10-227-9280-6

© FABRICE GLOCKNER

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle, réservés pour tout pays. L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu du livre.

Fabrice Glockner

Charles Baudelaire, un Frère en Idéal



Oujda, 1960

A mon père

*Mon père s'en va, un livre se ferme,
Et la mer monte, elle me submerge,
Inexorable, elle m'envahit ;
Je la sublime, et je la fuis en la suivant.*

*Mon père s'en va, dernier regard,
Dernière caresse, dernière lumière,
Je suis perdu dans ses yeux noirs ;
La mort m'embrasse, secrètement.*

*Mon père s'en va, tout en s'ancrant,
Il me sourit, il est heureux,
Me tend la main, me serre si fort ;
Mon cœur explose de mille feux.*

*Mon père s'en va, et moi je reste,
Je fraternise avec l'alcool
De son destin, tant de passions,
Tant de puissances ; la vie est là !*

*Mon père s'en va, je vis sa mort,
Mon sang se glace et il noircit,
À l'horizon du souvenir,
Ce Soleil Noir d'une main tendue.*

*Mon père s'en va, je fraternise
Avec la mort, je l'apprivoise,
Sans la défier, comme à l'Heure Bleue
De la mort heureuse ; Papa est là !*

Préface

Baudelaire est, selon certains, le poète français le plus étudié dans le monde. Si grande cependant est la complexité de son œuvre que personne ne peut prétendre en avoir examiné toutes les facettes. Fabrice Glockner, sous l'ingénieux prétexte d'une candidature à l'initiation, introduit une interrogation à laquelle bien peu, sans doute, avaient songé : celle des relations – des correspondances ? – entre la conception baudelairienne de l'art et de la vie, et celle que l'on rencontre dans un ordre initiatique – et dans la franc-maçonnerie en particulier.

Une première approche pourrait couper court au débat : la pensée baudelairienne ne se fonde-t-elle pas sur la négation du progrès, sur le rejet d'une moralité de l'art et plus généralement sur une vision pessimiste de l'existence attribuant à Satan, au mal et au vice une place prépondérante ? Les questions qui vont être posées au candidat à l'initiation mettront à juste titre l'accent sur ces points sensibles.

Il est facile cependant de réfuter ces objections. Ce n'est pas l'idée de progrès que rejette Baudelaire mais la conception, née de la fatuité moderne, d'un progrès général, quasi automatique, objet d'une sorte de messianisme et qui, ajoute-t-il *a déchargé chacun de son*

devoir, délivré toute âme de sa responsabilité. C'est donc par exigence et non par pessimisme qu'il prononce ce réquisitoire, précisant d'ailleurs qu'il ne peut y avoir de progrès véritable que dans l'individu.

Quant à son rejet de la morale en poésie, il ne l'incite pas à rejoindre les partisans de l'art pour l'art. Ce qu'il proclame au contraire, et de toutes ses forces, c'est la nécessité d'un *art pur...aspiration humaine vers une beauté supérieure.* Dans cette perspective, *l'âme entrevoit les splendeurs situées derrière le tombeau.* Le poète se voit donc attribuer un rôle bien supérieur à celui d'un moralisateur : celui d'un interprète, d'un traducteur, d'un médiateur chargé de rendre intelligible *le langage des fleurs et des choses muettes.* Ainsi sont jetées les bases d'une poésie et même de façon plus générale d'un art moderne qui renoue avec la tradition orphique d'un messenger inspiré par les dieux.

Dès lors, le constat de la présence du mal dans la nature, loin de traduire une quelconque complaisance, conduit directement à ce que Baudelaire appelle *l'ascèse poétique.* La nature est un temple, affirme l'une de ses œuvres les plus célèbres, mais elle ne laisse sortir que de *confuses paroles.* Il s'agit donc d'un temple potentiel qui n'accèdera à la fonction spirituelle qui lui incombe que si l'homme est capable de déchiffrer les symboles qui y sont disposés. Tel est le rôle de la poésie : c'est par le jeu des correspondances, des liens subtils existant entre les diverses manifestations, les diverses strates de la réalité, que le poète fera apparaître aux yeux des profanes ce qu'il

faut alors qualifier de sacré. N'oublions pas en effet l'étymologie latine qui désigne par *pro fanum* ce qui se situe devant le temple sans y avoir encore pénétré. C'est au moyen du langage des symboles – et seulement par ce moyen – que pourra s'effectuer le passage du profane au sacré.

La fonction essentielle du langage est ainsi mise en lumière. C'est sur ce point en effet que le génie de Baudelaire et son apport à l'art moderne, dont il est souvent considéré comme le fondateur, apparaissent pleinement. Du même coup, surgit la question de sa position à l'égard du romantisme. Il lui doit beaucoup par l'élargissement des thèmes, par la place octroyée à la subjectivité, par la libération de l'imagination et de l'intuition, ouvrant la voie à ce que Baudelaire appelle l'insolite et dont il fait l'une des bases de sa poésie ; mais il ne s'en tient pas là et son œuvre, d'une certaine façon, met en évidence la lacune principale du romantisme : n'avoir pas su inventer le langage qui pouvait seul correspondre aux ambitions nouvelles de la poésie. C'est le pas décisif que Baudelaire, postromantiques l'on veut, va accomplir. Qu'on ne s'y trompe d'ailleurs pas : ce mouvement dépasse largement une exigence formelle, quelle qu'en soit l'importance dans l'art de Baudelaire. Il est recherche d'un langage nouveau réalisant la parfaite adéquation de la forme et du fond ou, pour le dire à sa façon *l'unité du langage et de la spiritualité dans les opérations magiques de leurs correspondances*, selon Henri Lemaître.

Ces considérations n'étaient sans doute pas inutiles pour mieux comprendre ce qui, au-delà des péripéties d'une vie agitée, déchirée entre des aspirations contradictoires, et de quelques déclarations sulfureuses, rapproche les conceptions baudelairiennes de l'idéal et de la méthode maçonniques. La démarche initiatique se propose, elle aussi, de favoriser l'élévation de l'homme par la quête d'une spiritualité qui ne se confond pas avec la religion en ce sens que, n'ayant recours à aucune révélation, elle laisse chacun entièrement libre dans sa recherche d'un sens à donner à sa vie : l'ascèse initiatique rejoint ainsi l'ascèse poétique.

Ce rapprochement des idéaux trouve une correspondance dans le choix de la méthode. Pour dépasser le binaire des oppositions, aussi nécessaires et fécondes qu'elles puissent être, la franc-maçonnerie a recours au langage symbolique. Dans le Tempe maçonnique aussi, l'homme « passe à travers des forêts de symboles ». Et c'est par leur interprétation qu'il peut espérer se construire, réaliser en lui l'unité, préoccupation partagée par Baudelaire : *la première condition nécessaire pour faire un art sain est la croyance à l'unité intégrale*. Mais il revient sans doute à Pierre Emmanuel la formule qui rapproche le plus étroitement les démarches poétique et initiatique : *La force du symbole est de faire apparaître des liens que l'observation rationnelle ignore : le symbole le plus universel, s'il existait, nous ferait éprouver l'unité du destin de tous les hommes*. Et Bachelard discerne très justement dans ce processus de connaissance intuiti-

ve et directe *le principe d'une simultanéité essentielle où l'être le plus dispersé conquiert son unité.*

Dans le film *Quai des Brumes*, un peintre répond aux sarcasmes suscités par ses tableaux : *je peins les choses qui sont derrière les choses.* C'est une bonne définition de l'art moderne, jusque dans ses débordements que Baudelaire n'aurait pas approuvés. Tous ceux qui ne se contentent pas de l'apparente banalité des êtres et des choses, qui veulent conférer à leur vie un sens dépassant la routine du quotidien, qui n'acceptent pas l'usure du temps, « ce bourreau sans merci », sont un jour confrontés à cette autre approche de la réalité. La voie symbolique, qu'elle soit initiatique ou poétique, leur est alors ouverte.

La conclusion du livre s'impose donc : Baudelaire, en l'état de sa vie au moment de cette pseudo candidature, ne pouvait entrer en franc-maçonnerie ; son horreur des engagements l'en aurait d'ailleurs dissuadé. Mais la façon dont il s'efforce de percer le mystère de la vie et de l'être par le jeu des analogies et des correspondances, son aspiration à l'élévation de l'homme en faisant appel à un sens de la beauté qui traduit sa dimension spirituelle, tout cela fait de Baudelaire, à défaut d'un frère en maçonnerie un frère en humanisme et, justifiant la titre du livre, *un Frère en Idéal.*

Jean-Claude BOUSQUET

Ancien Grand Maître de la Grande Loge de France

Président des Grandes Loges Unies d'Europe.

Nous sommes en 1867.

Charles Baudelaire a formulé une demande d'admission au sein d'un Ordre Initiatique. Un Grand Initié est chargé d'enquêter sur le postulant et de percer ses motivations profondes.

Charles Baudelaire est un personnage sulfureux, adepte du haschisch et des prostituées, dandy imbu du culte de lui-même et provocateur irrépressible, condamné pour outrage aux bonnes mœurs avec ses *Fleurs du mal* et mis sous tutelle pour avoir dilapidé une bonne partie de l'héritage paternel. Le personnage ne peut laisser indifférent, qu'on l'abhorre comme la vile foule des bourgeois enténébrés sûrs de leur bon goût, ou qu'on l'encense comme quelques rares élus qui voient en lui le rénovateur des formes poétiques.

Le Grand Initié, naturellement circonspect sur le poète, s'est toutefois efforcé, par intégrité morale et intellectuelle, de voir si une lecture attentive des *Fleurs du mal* ne nuancait pas son jugement premier. Il a effectivement découvert chez lui une sensibilité aiguë, une intelligence des êtres et des choses peu commune, un sens symbolique puissant ; mais aussi des tendances sataniques, un goût pour le pêché et la mort, un penchant au blasphème. Bref, de nombreuses contradictions !

Il doit maintenant se faire une idée sur l'homme. L'entretien se prolongea fort tard dans la nuit, autour de liqueurs variées et de cigares cubains comme il sied entre gens du monde, dans un des salons du

somptueux hôtel Pimodan, où Baudelaire donnait autrefois des réceptions au faste débridé.

Retrouvons-les dans ce grand salon du plus pur style Louis XIV, aux boiseries rehaussées d'or terni, mais d'un ton admirable, à la corniche à encorbellement, où quelque élève de Lesueur ou de Poussin avait peint des nymphes poursuivies par des satyres à travers des roseaux, selon le goût mythologique de l'époque. Sur la vaste cheminée de marbre sérancolin, tachetée de blanc et de rouge, se dressait, en guise de pendule, un éléphant doré qui supportait sur son dos une tour de guerre où s'inscrivait un cadran d'émail aux chiffres bleus. Les fauteuils et les canapés étaient anciens et couverts de tapisseries aux couleurs passées, représentant des sujets de chasse, par Oudry ou Desportes (Théophile Gautier).

Imaginons le parfait alchimiste du Verbe et l'Initié aux mystères éternels se livrer à une conversation intime et passionnée.

Scène I

L'incessante dualité de l'être

Le Grand Initié

Une première lecture des *Fleurs du mal* laisse le sentiment d'un univers livré à Satan, à la corruption et à la misère, à la débauche et à l'hypocrisie.

Votre adresse *Au lecteur* m'a marqué par son pessimisme. Il me vient en mémoire ces quelques vers :

*La sottise, l'erreur, le péché, la lésine,
Occupent nos esprits et travaillent nos corps,
Et nous alimentons nos aimables remords,
Comme les mendiants nourrissent leur vermine.*

*Si le viol, le poison, le poignard, l'incendie,
N'ont pas encor brodé de leurs plaisants dessins
Le canevas banal de nos piteux destins,
C'est que notre âme, hélas! n'est pas assez hardie.*

Vous maniez comme nul autre la science du Verbe, vos vers sont d'une maîtrise parfaite et d'une rare beauté. Ils révèlent toutefois une approche tragique de la nature humaine, un manque de confiance en l'homme que vous jugez criminel et démoniaque dans le pire des cas, mesquin et vil dans le meilleur.

Réellement, croyez-vous en la présence des démons en l'homme – je devrais plutôt dire en leur omniprésence ?

Charles Baudelaire

Des démons et de la connerie !

C'est que le monde, Cher Monsieur, est un enfer.
L'homme y est en proie à l'accablement permanent.

Alors oui, je suis persuadé de l'omnipotence des démons en l'homme.

Vous tombez mal. C'est un mauvais jour pour moi. Je viens d'apprendre que l'Académie Française, ce temple de l'intrigue et de l'hypocrisie, ce haut lieu de la médiocrité et des convenances, a rejeté ma candidature. Remarquez, je m'y attendais ; mais avec une seule voix pour ma personne, je suis abasourdi, et ce qui n'arrange rien, par ailleurs criblé de dettes.

J'espère que mes propos ne vous choquent pas trop. Ces abrutis, ces niais poudrés et fardés, ces vieillards en ridicules habits verts m'ont tellement déçu que j'en perds toute retenue. Ils n'ont véritablement aucun sens de la poésie. C'est un jour à Spleen, comme j'en connais tant, maintenant que j'ai touché *l'automne des idées*.

*Quand le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle
Sur l'esprit gémissant en proie aux longs ennuis,
Et que de l'horizon embrassant tout le cercle
Il nous verse un jour noir plus triste que les nuits ;*

*Quand la terre est changée en un cachot humide,
Où l'Espérance, comme une chauve-souris,*

*S'en va battant les murs de son aile timide
Et se cognant la tête à des plafonds pourris ;*

C'est oppressant. C'est une sensation d'étouffement.
Et ce n'est pas une image littéraire ! Imaginez dans
ma pauvre tête des *cloches* qui *tout à coup sautent*
avec furie et se mettent à geindre opiniâtrement.

Le Grand Initié

Et pourtant, vous écrivez des poèmes lumineux : je
pense à *L'invitation au voyage*, *Le beau navire*, *La vie*
antérieure... Vous y montrez une indéniable capacité
d'élévation.

Au total, vous donnez le sentiment d'un être
profondément partagé entre la lumière et les ténèbres,
l'azur et la nuit, entre l'Idéal inaccessible et la dure
réalité. Le titre de votre recueil, *Les Fleurs du mal*,
ainsi que celui de la première partie, *Spleen et Idéal*,
sont révélateurs de cet écartèlement.

Pourquoi êtes-vous si contradictoire, pourquoi ne pas
faire taire les mauvaises pulsions qui obscurcissent
votre cœur ? Pourquoi, dirais-je presque, vous y com-
plaire avec tant de délectation morose, pourquoi
exagérer vos penchants négatifs et ne pas voir princi-
palement le beau, le vrai, le juste, qui sont en vous, je
le sais Baudelaire, comme en tout homme ?

Charles Baudelaire

Vous avez vu juste, mon cher. *Il y a en tout homme, à tout instant deux postulations simultanées, l'une vers Dieu, l'autre vers Satan. L'une est joie de monter en grade, l'autre joie de descendre !*

Alors pourquoi ? je ne sais ; sans doute par honnêteté, par esprit de lucidité, par refus de la complaisance. J'ai conscience du mal en l'homme, je veux pouvoir me dédoubler, m'imaginer pire que je ne suis réellement, me penser ou plus exactement m'avouer coupable des pires méfaits – même de ceux que je n'ai pas commis ou que je n'ai pas osé commettre : manger des cervelles d'enfants, fusiller Aupick, écarteler des chiens, me vautrer sur *l'énorme catin dont le charme infernal me rajeunit sans cesse...*

Saint-Jean, dont vous vous réclamez si mes sources sont exactes, n'écrit-il pas dans son Prologue : *La lumière brille dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont pas atteinte*. Le mal n'existe pas en soi ; le mal, c'est du bien pervers, c'est une beauté potentielle. Les adeptes de la méthode Coué et de toutes les méthodes de pensée positive qui prospèrent déjà et feront le bonheur des charlatans positivistes dans les siècles à venir me désolent. Ils vont nous priver d'une certaine force du mal, par angélisme, et c'est infiniment regrettable.

Le Grand Initié

Vous m'inquiétez, Baudelaire !

Charles Baudelaire

Comprenez-moi bien, je ne fais pas l'apologie du mal.
Je dis simplement que Satan nous gouverne et que :

*Sur l'oreiller du mal, c'est Satan Trismégiste
Qui berce longuement notre esprit enchanté,
Et le riche métal de notre volonté
Est tout vaporisé par ce savant chimiste.*

Je veux montrer le mal qui transparaît toujours sous les oripeaux de la bonne conscience.

Je hais l'hypocrisie qui consiste à faire croire que le désintéressement nous guide, que le sens de l'intérêt général anime nos gouvernants, que l'amour et la bonté sont en nous. Ceux qui le prétendent sont tous des dévots, des confits, des tartuffes, animés par une volonté de puissance qu'ils taisent. Prenez Aupick, mon beau-père, ce cuistre enrubanné ; prenez Louis-Napoléon, ce bouffon intrigant ; prenez Horace Vernet, ce réaliste académique, cet impuissant cérébral qui, avec ses marines, ses chevaux et ses scènes militaires, est *l'antithèse absolue de l'artiste* ; prenez Hugo, ce monstre de grandiloquence, qui *a toujours le front penché, trop penché pour rien voir, excepté son nombril*, Hugo, *si peu élégiaque, si peu éthéré, qu'il ferait horreur, même à un notaire* ! Prenez la Femme Sand et son style coulant, cher aux bourgeois, une grosse bête qui se fie à son bon cœur et son bon sens, une *stupide créature qui a dans les idées morales la même*

profondeur de jugement et la même délicatesse de sentiment que les concierges et les filles entretenues !

Et je pourrais continuer longtemps, tant les ressorts de ceux que l'on appelle les grands, de ceux qui réussissent, sont identiques.

Le Grand Initié

De tels penchants sont inhérents à tout individu. Et l'homme doit chercher à se perfectionner, faire preuve de vigilance et de persévérance, consentir un effort personnel pour tendre vers le bien.

L'art, la religion, la quête initiatique, et plus largement la recherche de la vertu nous y aident.

Charles Baudelaire

Certes, certes.

Je m'y efforce aussi. Je sais surtout que *plus l'homme cultive les arts, moins il bande ! Seule la brute bande bien !*

Alors, que choisir entre ces deux maux : se civiliser, mais ne plus jouir ; retrouver l'état de nature, mais rester une bête ? Pour ma part, je ne parviens pas à me résigner à choisir. Vous le savez comme moi, tout choix est aliénant.

Mais ce dont je suis sûr, c'est que je suis perdu pour la vie et que j'ai perdu foi en l'humanité.